

Avant-propos

Le syndrome de Münchausen par procuration, ou SMP, est sans doute la forme de maltraitance la plus complexe – et la plus meurtrière – connue à ce jour. On la définit comme la simulation ou la fabrication par un tiers – souvent un proche – d'une maladie physique et/ou émotionnelle chez une personne dépendante. Dans la majorité des cas, l'auteur de ces actes est la mère, et la victime son propre enfant. Le baron Karl de Münchausen était un soldat et aventurier du XVIII^e siècle rendu célèbre par les histoires extravagantes qu'il se plaisait à raconter. C'est en 1951 qu'un médecin anglais emprunta son nom pour établir le terme de « syndrome de Münchausen », pour parler des personnes simulant ou provoquant chez elles une maladie dans le but de gagner la compassion ou l'attention d'autrui, voire de le manipuler. À son tour, le terme de « syndrome de Münchausen par procuration » fut créé : il s'applique aux individus utilisant un substitut, et agissant donc « par procuration », pour arriver aux mêmes fins. Selon les estimations les plus basses, 1 200 nouveaux cas de SMP sont enregistrés chaque année aux États-Unis, et les chiffres dans les autres

pays sont proportionnels à leur population. Néanmoins, nombre de cas ne sont pas signalés, passant de fait totalement inaperçus en raison de la nature insoupçonnable de cette maltraitance. Une étude récente indique que, lorsqu'un cas de SMP est enfin diagnostiqué chez un parent, vingt-cinq pour cent de la fratrie de l'enfant malade sont déjà morts, sans doute victimes antérieures du parent agresseur. Ce n'est que lorsque les mêmes symptômes apparaissent chez le deuxième ou le troisième enfant d'une famille, voire le quatrième ou le cinquième, que les professionnels et les autorités sont forcés de reconnaître que l'amour maternel peut parfois dévier vers un type d'abus particulier qui, contrairement à la violence physique ou sexuelle, échappe aux catégories courantes. Bien que les autorités aient connaissance de ce syndrome depuis plusieurs années, le SMP demeure une tragédie pour la santé publique sur laquelle la population, paradoxalement, est très peu informée.

C'est à contrecœur, je l'avoue, que je suis entré dans le monde mal connu du SMP. Mon domaine de recherche concernait à l'origine le syndrome de Münchhausen, et j'éprouvais bien des réticences à aborder la sphère difficile et troublante de la maltraitance infantile. Jusqu'à ce que je comprenne qu'être un spécialiste du syndrome de Münchhausen signifie aussi en connaître les variantes. Je me suis donc familiarisé avec le monde de la protection de l'enfance et ai appris à composer avec le déni de leurs actes caractéristique des parents atteints du SMP, même pris en flagrant délit. Depuis, j'ai

apporté mes conseils et mes témoignages dans de nombreux cas de SMP à travers les États-Unis, souvent devant des juges et des jurés qui doutent qu'une forme d'abus aussi étrange puisse même exister; j'ai également traité ce sujet dans plusieurs ouvrages et répondu à plus d'un millier de questions posées par téléphone, courrier postal ou électronique. Bien que je travaille dans le domaine du SMP depuis plus de dix ans maintenant, ce que je vois m'affecte toujours autant.

Un jour, alors que je cherchais sur Internet des liens à ajouter à mon propre site, j'ai découvert par hasard un site qui proposait un point de vue inédit sur le syndrome de Münchausen par procuration. Une jeune femme, Julie Gregory, y témoignait d'une plume alerte de sa vie de victime d'un parent atteint du SMP. Elle y décrivait son projet d'autobiographie et je décidai de lui faire part de mes encouragements par mél, entamant ainsi une relation qui trouve son apogée avec cet ouvrage.

Ma mère, mon bourreau offre une perspective inédite sur cette maladie qu'est le syndrome de Münchausen par procuration. Bien que le sujet ait été traité dans plus de cinq cents ouvrages et articles cliniques, personne n'avait jusqu'à ce jour fait le récit de son vécu en tant que victime d'un parent atteint de ce syndrome. Julie Gregory n'a pas grandi dans les cours d'école, entourée de camarades de son âge, mais dans le monde adulte et aseptisé des hôpitaux et des cabinets de médecins. Sa vie s'est construite autour d'un leurre, celui de ses supposées « maladies », et l'ensemble du corps

médical s'est révélé l'outil des préjugés physiques et moraux qui lui furent infligés. Comme souvent avec le SMP, les médecins sont en effet les complices malgré eux des familles, en lesquelles ils ont une confiance aveugle. Car c'est un fait : les informations fournies par un père ou une mère lors d'une consultation sont en général à la base du diagnostic. D'où la grande difficulté, pour un spécialiste, de douter quand un parent affirme que les traitements sont inefficaces ou qu'il faudrait faire d'autres d'examens et, surtout, d'accepter l'idée que le parent est en fait un « agresseur ». Malheureusement, certains mensonges fonctionnent d'autant mieux qu'ils mélangent réalité et fiction. Ainsi, un enfant va présenter des symptômes réels, mais leur véritable cause sera habilement cachée par le parent agresseur.

Mon expérience m'a appris qu'une mère atteinte de SMP peut faire preuve d'une détermination impitoyable pour obtenir la satisfaction émotionnelle qu'elle recherche à travers la maladie de son enfant. Quand un agresseur atteint de SMP considère que l'attention portée à ses actes d'abnégation totale envers son enfant malade faiblit, il décide de renouveler son public ; en d'autres termes, il emmène son enfant dans un autre hôpital ou dans un autre service. Les agresseurs sont également capables d'écumer les manuels de médecine ou les sites Internet à la recherche d'informations scientifiques susceptibles de donner plus de vraisemblance à leurs « mises en scène » – qui ont parfois de quoi faire rougir les meilleurs acteurs.

À mesure que vous avancerez dans l'ouvrage, vous pourrez avoir l'impression que Julie fait le jeu de sa mère pour tromper les médecins ; mais il n'en est rien. Avec le temps, Julie se retrouve simplement dépassée par le dévouement absolu dont fait preuve sa mère, et qu'un enfant peut difficilement remettre en question. Nous savons d'ailleurs que même des victimes adultes du SMP sont capables de taire l'origine véritable de leurs maux par peur d'être abandonnés ou punis par leur agresseur s'ils venaient à « guérir ». En outre, d'autres éléments entrent en ligne de compte, comme le syndrome de Stockholm. Incarné à l'origine en la personne de Patty Hearst – cette jeune femme qui s'était rangée du côté de ses propres ravisseurs –, le syndrome de Stockholm démontre que les victimes protègent souvent leurs bourreaux, empêchant par leur silence le personnel médical et les services sociaux de les sauver.

Ma mère, mon bourreau n'est pas un récit de souvenirs vagues recouverts grâce à l'hypnose ou aux questions suggestives d'un quelconque thérapeute. C'est le récit de souvenirs indélébiles – à la fois une chance et un fardeau pour Julie. Ces souvenirs furent étayés par la compilation de tous ses dossiers médicaux : un amas de papiers dérangementants où l'on voit les mensonges d'une mère se transformer insidieusement en réalités médicales.

À travers le récit remarquable de sa vie, Julie Gregory nous fait partager son courage extraordinaire face à l'adversité. C'est une rescapée. Philip Yancey¹

1. Auteur américain, à la fois journaliste et théologien.

a écrit: « La vie n'est pas un problème à résoudre mais un travail à accomplir; or ce travail nécessite des matières premières dont nous nous passerions volontiers. » Julie a fait preuve d'une force morale inhabituelle étant donné les circonstances: ressortir d'une telle expérience l'esprit intact et avec suffisamment de clairvoyance pour écrire son histoire est quelque chose d'exceptionnel. J'espère que cette autobiographie – que je trouve d'une beauté fulgurante – aidera Julie à faire taire les démons du passé, mais qu'elle aidera aussi tous ceux qui subissent encore les affres du SMP.

J'aimerais que *Ma mère, mon bourreau* soit la poudrière qui fasse exploser au grand jour le syndrome de Münchausen par procuration, pour que les médecins, les institutions médicales, les professionnels de la santé, les services sociaux et le public ne puissent plus jamais en ignorer l'existence. Né de l'histoire la plus sombre et la plus terrible qu'un enfant puisse vivre, cet ouvrage représente le triomphe incontestable de l'esprit humain.

Docteur Marc D. Feldman,
département de psychiatrie
et de neurobiologie comportementale,
université d'Alabama, Tuscaloosa.

1

Le pire moment, c'était quand on me rasait.

Franchement, vous croyez vraiment qu'une adolescente de douze ans a des poils sur le torse? Quoi qu'il en soit, on me savonnait de mousse à raser, puis on me passait un rasoir jetable neuf sur ma poitrine à peine naissante. Il fallait que ma peau soit bien lisse et glabre pour que les petits patchs blancs adhèrent à la constellation de points entourant mon cœur et enregistrent ses battements. Mais tandis qu'on me préparait, moi, je planais au-dessus de mon corps, déterminée à étudier les carreaux bosselés du plafond blanc, imaginant une pièce où je vivrais, à l'envers, sur le plafond, loin de notre mobile home encombré et loin de l'hôpital – flottant simplement dans une sérénité pure et immaculée.

L'odeur de la mousse à raser m'arrache au plafond blanc : elle me rappelle celle que mon père utilisait. Chaque jour à l'aube, il était pris de violentes nausées et rampait jusqu'aux toilettes pour tenter de décoller l'Agent Orange¹ de ses poumons.

1. Herbicide utilisé par l'armée américaine lors de la guerre du Vietnam. (*N.d.T.*)

Parfois, le son de ses haut-le-cœur sortait de la bouche des silhouettes insaisissables de mes rêves, et les mondes du sommeil et du réveil se confondaient l'espace de quelques moments incertains. Papa se rasait souvent après avoir vomi.

Par une sorte d'accord tacite, l'infirmière de la salle d'examen vaporise sur sa paume une quantité énorme de mousse, de manière que la couche épaisse qu'elle étale sur ma poitrine empêche nos peaux de se rencontrer.

Quand la marée d'Agent Orange refluit enfin, mon père, tout étourdi, s'adosse au chambranle de la porte :

— Je vends des Buick, Douillette. Tu comprends? Des Buick! Buuicck. Buuuiiick...

Il riait ensuite d'un rire saccadé, puis s'essuyait la bouche du revers de sa main charnue.

L'infirmière saisit un autre rasoir avec un manche bleu et le passe sur mon sternum, révélant un nouveau sillon, bien net et rosé.

Et que peut-on faire à sept ans, sinon rire le matin avec son grand pataud de père qui, feignant de s'appuyer contre le chambranle de la porte tel un ivrogne contre un lampadaire, imite un vendeur de Buick avec son accent le plus racoleur?

Ça y est : les patchs blancs enduits d'un gel magnétique transparent sont collés sur ma peau à six endroits différents. Une rivière de fils court de mon sternum jusqu'à mon abdomen, puis émerge de ma braguette : on dirait un réseau compliqué de câbles pour chaîne payante que j'aurais installé dans mon pantalon. Les électrodes en plastique alimentent un

appareil enregistreur parfaitement emboîté dans un harnais en cuir que je porte à l'épaule grâce à une sangle – on dirait un sac à main –, tandis que ma vie d'écolière s'envole avec chaque battement de cœur avalé par la machine.

Pour commencer, j'étais tout le temps malade. Maigre comme un clou et de constitution fragile, je me faisais facilement des bleus et menaçais de défaillir à tout moment. À l'école, les enfants venaient toujours me demander si j'étais anorexique. Mais non, j'étais simplement malade. Pourtant, maman se mettait en quatre pour essayer de trouver ce qui clochait chez moi. Outre mon problème de cœur, c'était un ensemble de symptômes qui se manifestaient de manière si indissociable qu'il était impossible d'en découvrir l'origine : c'était comme essayer d'éplucher une à une les couches d'un oignon – mais, quand j'ai été assez grande pour éplucher l'oignon moi-même, chaque épaisseur m'a fait pleurer.

J'ai été conçue dans le ventre malade d'une femme malade qui se privait de nourriture, et par conséquent m'en privait aussi. À la fin de sa grossesse, ma mère était devenue anémique et sa toxémie l'avait rendue temporairement aveugle – le résultat, expliquait-elle, d'une hypertension artérielle interrompant le flux sanguin vers ses yeux. Je suis née prématurée à 1,5 kg : un petit oisillon embryonnaire et translucide. Quand on m'a tapé sur les fesses et que je n'ai même pas crié, on a cru que j'étais morte. Le docteur, qui tenait mon corps bleui par les chevilles, m'a regardée puis s'est exclamé :

« Eh bien ! En voilà de grands pieds ! » On m'a déposée dans une couveuse où, comme tout embryon, j'ai attendu de quitter ma bulle et d'éclorre dans le vrai monde. À compter de ce moment, ma santé n'a connu qu'un équilibre précaire dans une existence qui se résume à cette phrase : « Il faut trouver ce qui cloche chez cette gamine. »

Très tôt, je fus sujette à des rhino-pharyngites chroniques, des crises d'éruclation qui mettaient à l'épreuve ma constitution déjà fragile, de pénibles et insistantes migraines et un gonflement permanent des amygdales – qui ne demandaient qu'à être retirées chaque fois que j'ouvrais la bouche pour dire « Ahhhh ». Sans compter une cloison nasale déviée qui m'obligeait à respirer par la bouche, ainsi que des allergies capricieuses qui me privaient en permanence d'une alimentation équilibrée. Mais plus les médecins du service de cardiologie se rapprochaient d'un diagnostic concernant ma mystérieuse maladie, plus maman régissait mon suivi médical avec l'énergie d'un sergent recruteur.

— Écoutez-moi bien, maintenant ! Cette gamine est malade, d'accord ? Il n'y a qu'à la regarder ! Si je perds ma gosse parce que vous n'avez pas été capable de trouver ce qui cloche chez elle, je vous poursuis jusqu'au moindre centime !

Sur ces mots, elle prenait une mine allongée, ses yeux se plissaient et un filet de salive blanche apparaissait sur sa lèvre inférieure, comme chaque fois qu'elle était contrariée. Sa voix fendait le silence de l'hôpital, poursuivant chaque docteur

qui déclarait inutile de procéder à d'autres tests, traquant le pauvre homme dans les couloirs.

— Bon sang, sifflait-elle en regagnant la salle d'examens, cet incompetent me le paiera!

— Ne t'inquiète pas, maman, ça va aller, avais-je pris l'habitude de répondre. On en trouvera un autre.

Telle était ma façon de la rassurer : lui dire de continuer.

— Je te rappelle que je sacrifie ma vie pour toi, pour qu'on sache ce que tu as, nom d'un chien! Alors, tu vas arrêter de faire exprès d'aller bien quand on vient ici et tu vas leur montrer que tu es malade! Qu'on trouve enfin ce qui cloche chez toi, compris?

— Compris.

Nous vivions tous les uns sur les autres : moi, maman, papa, mon petit frère Danny et, plus tard, les enfants de l'Assistance dont nous étions la famille d'accueil. Malgré tout, papa ne sut jamais que l'on me rasait. Maman ne le convoquait à l'hôpital que lorsqu'une démonstration de soutien paternel se révélait primordiale. Ordre lui était alors donné de porter des vêtements « décents » ainsi que sa fameuse paire de mocassins blancs, trop étroite pour lui. Toutes les autres fois, on le laissait devant sa série préférée, les ongles usés par l'ouverture des pistaches dont les coques s'amoncelaient sur son ventre.

Nous habitions à l'époque dans un grand mobile home, coincé au bout d'un chemin de terre dans un

trou perdu de l'Ohio. C'était une région sauvage et accidentée, noyée sous une végétation luxuriante, qui vous donnait des frissons.

Après avoir quitté leur Arizona natal, mes parents avaient déménagé six fois avant de s'installer dans ce cul-de-sac de Burns Road. À chaque déménagement, ils trimbalaienent avec eux leur tableau en velours noir du Christ sur la croix, dont la couronne d'épines en trois dimensions laissait voir le sang ruisseler sur son front.

Notre salon était orné d'un vieux canapé en velours avec les fauteuils assortis. Le tableau de Jésus était accroché à une tapisserie orange brûlé, en velours également. Celle-ci avait été posée par-dessus du lambris dont les rainures ressortaient en bandes creuses et plus foncées. Un tapis aussi poisseux que si l'on avait enduit l'aspirateur de miel ondulait sur le sol, telles des algues à la surface de l'eau. Des animaux de ferme miniatures parsemaient notre jardin, en couples ou en petits groupes : des poussins, des vaches aux pis roses, des coqs qui faisaient la cour aux poules, ou encore un âne avec un sombrero sur la tête. Chaque fois que maman et moi nous rendions en ville pour mes rendez-vous chez le médecin, son œil de lynx était toujours à l'affût d'un animal susceptible de venir augmenter sa collection.

En ce temps-là, papa me faisait penser à un lamantin : énorme, la peau douce, aussi propre que s'il venait de passer au lavage automatique. Son ventre tendu et rebondi laissait apparaître une peau blanche et blafarde comme la glaise. Il n'entendait

rien, ne voyait rien, ne pensait rien. Seuls des éclats de rire sporadiques manifestaient sa présence dans l'obscurité du salon.

Un jour, vers l'âge de sept ans, j'étais sur le point de m'endormir quand j'entendis papa hurler : « Douillette! Douillette! » Je me levai d'un bond en pensant qu'il y avait le feu et dévalai le couloir, manquant glisser à chaque pas à cause de mon pyjama fermé au niveau des pieds.

— Tu veux bien me préparer un toast? demandait-il sans même me regarder.

Les doigts tranquillement croisés sur la poitrine, ses lourds mollets appuyés sur les charnières à tête de tortue du repose-pied de son fauteuil inclinable, papa ne quittait jamais l'écran de la télé des yeux.

Hormis les sorties chez le docteur, nous restions la plupart du temps à la maison. En fait, notre vraie vie – là-bas, dans l'impasse au bout du chemin de terre – n'avait rien à voir avec l'image que nous donnions à l'extérieur. Je possède une photo de nous tous, à l'époque où j'avais à peu près onze ans et Danny à peine quatre, près des Chutes du Niagara. On nous voit tous les quatre, debout dans un faux tonneau sur le point de chavirer dans les eaux des Chutes, arborant des sourires aussi faux que les remous qui nous entourent. Mes cheveux sont teints en blond et je suis vêtue à la dernière mode. Visiblement, je respire le bonheur.

Toutefois, le bonheur est une notion bien relative quand on a douze ans ; surtout quand vous vous retrouvez assise dans une salle d'examens tout en acier chromé, que vous avez une chair de poule qui

vous donne l'air d'une volaille déplumée et qu'un drap d'hôpital rugueux est calé sous vos aisselles toutes moites. Jusqu'alors, seuls quelques éléments de réponse avaient été émis sur mon cas : un peu de tachycardie par-ci, un peu de syndrome de Marfan¹ par-là. Rien, aux yeux de maman, qui ne soit assez probant pour représenter un diagnostic complet et légitime. Alors les médecins continuaient de chercher, car maman était catégorique : la réponse était là, dans mon cœur. Une mère sait ce genre de choses ! Après tout, qui avait remarqué mon teint de cendre ? Pris mon pouls quand il s'accélérait ? Vu mon corps s'amaigrir à vue d'œil en même temps que je continuais de grandir ? Il fallait donc persévérer et traquer la fameuse réponse à tout cela. D'ailleurs, pour maman, elle était juste là, devant nous, n'attendant que d'être trouvée pour que tout ceci prenne enfin un sens – quand j'y repense, elle avait raison en quelque sorte : l'explication était bien devant nos yeux. Maman insistait donc toujours pour qu'on me fasse passer d'autres examens. Car le temps m'était compté. Et quand un médecin refusait, on claquait la porte pour aller s'adresser à quelqu'un d'autre qui, lui, connaîtrait son boulot.

1. Maladie qui atteint les systèmes osseux, oculaire et cardio-vasculaire, dont le diagnostic complexe nécessite l'intervention de plusieurs spécialistes. (*N.d.T.*)